

VINCENT ROGET ET SYLVIE PIALAT PRÉSENTENT



COMPÉTITION
FESTIVAL FFA
2025

ADAM BESSA TEWFIK JALLAB

SANS, PITIÉ

UN FILM DE
JULIEN HOSMALIN



2025 - FRANCE, BELGIQUE - SCOPE - 5.1

DURÉE : 1H35

AU CINÉMA LE 14 JANVIER

PRESSE

Dominique SEGALL

Apolline JAOUEN

06 84 94 10 67

apolline.jaouen@gmail.com

DISTRIBUTION

MOONLIGHT FILMS DISTRIBUTION

01 88 33 86 97

contact@moonlight-distribution.com

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR WWW.MOONLIGHT-DISTRIBUTION.COM

SYNOPSIS

Maria élève seule ses deux fils, Rayan et Dario, tout près de la fête foraine dans laquelle elle tient un stand de tir.

Dario disparaît mystérieusement, puis réapparaît le lendemain, blessé et mutique.

Vingt ans plus tard, à la mort de leur mère, les frères se retrouvent et Dario revient dans l'univers qu'il avait fui dix ans avant.

Une rencontre inattendue ravive le traumatisme du passé, et confronte chacun soit au désir de vengeance, soit à la volonté d'éviter le chaos.





ENTRETIEN AVEC JULIEN HOSMALIN

Votre premier long-métrage est traversé par une ferveur tangible. Où son arène prend t-elle sa source ?

Sans Pitié s'inspire de ma propre histoire familiale, bien que le traumatisme au cœur de mon récit, déjà présent dans mes courts-métrages, soit le produit de mon imagination – rien de tel ne m'est arrivé.

Comme Rayan et Dario, j'ai été élevé par une mère célibataire. Lorsque j'étais adolescent, mon grand frère s'est occupé de moi.

Nous vivions tous les deux dans une caravane, à proximité de forains. Cet environnement a forgé mon imaginaire.

Lorsque je me suis mis à écrire le scénario de *Sans Pitié*, j'ai pris conscience que ma mère et mon grand frère m'avaient enveloppé de leur affection et qu'ils m'avaient donné des ailes en se coupant les leurs. Ce premier long, je l'ai écrit, puis coécrit avec Myriam Dupuis, Kamel Guemra et Olivier Torres en pensant à mes proches, comme un juste retour des choses.

Sous ses allures de western moderne, *Sans Pitié* est peuplé de personnages masculins tout sauf héroïques...

J'ai grandi au contact d'hommes défaillants ou destructeurs, mais partiellement élevé par un grand frère protecteur et bienveillant. J'entretiens ainsi un rapport ambivalent au masculin, qui filtre dans l'écriture de mes personnages. Avec *Sans Pitié*, j'ai voulu proposer un divertissement, traversé de moments spectaculaires, dont la toile de fond est hantée par la lâcheté et la perversité de certains hommes.

La vengeance – que je condamne dans la vie, mais envisage comme une alternative à ma réalité et un principe cathartique au cinéma - est un moteur du récit. J'ai appréhendé la violence comme une émotion appartenant à mes personnages. Elle jaillit, car ils ne peuvent plus la contenir. Ce qui m'anime profondément, c'est la manière dont ces deux frères, que les non-dits ont séparés, vont pouvoir se retrouver et se pardonner. Dario a dû partir, ne supportant plus ce silence assourdissant. Il se bat avec ses démons intérieurs, est sujet aux attaques de panique et masque sa souffrance sous son mutisme. À la faveur de l'enterrement de sa mère, il se retrouve confronté à sa famille et son histoire. Son frère, lui, n'a jamais quitté le territoire qui l'a vu grandir. Face à Dario, Rayan se retrouve confronté à sa propre veulerie.

Deux femmes gravitent au milieu de ces hommes : la mère de Dario et Rayan, et la copine d'enfance de Dario...

Je ne voulais pas limiter le rôle de Laura Sépul à celui de la mère. Lorsque je lui ai présenté son personnage, je lui ai signifié que Maria était avant tout une ouvrière, qui a élevé seule ses deux enfants, une femme courageuse qui a choisi le milieu vivant des forains comme environnement pour ses fils. Ce qui est arrivé à Dario, il lui a été impossible d'en parler, mais au fond d'elle, elle sait qu'il a vécu un traumatisme profond. Elle a traversé les années avec cette ombre planant sur sa famille, sans savoir comment prendre soin de son fils. Elle s'éloigne en ce sens de la figure maternelle enveloppante pour faire apparaître une femme heurtée par l'existence, qui tente de rester vaillante comme elle peut, et qui a propulsé son fils aîné à la place du père alors qu'il était trop jeune pour cela.

Julia, elle, n'a pas vocation à être la petite amie de Dario. Elle existe à travers le drame qui s'est tissé le jour de l'enlèvement. Lorsqu'elle chante, Dario est fasciné par elle, mais les événements vont torpiller ce sentiment amoureux naissant et laisser place à la mélancolie, qui se fait sentir dans la scène de leurs retrouvailles.

Ces deux personnages féminins sont intimement liés à la notion de culpabilité.

“ J'AI GRANDI EN REGARDANT DES FILMS AMÉRICAINS

Vous n'ancrez pas votre histoire dans une région ou une époque particulières, sans lorgner vers le conte ou l'abstraction pour autant...

Je ne voulais pas d'un film traversé de stigmates contemporains. Je me sens perdu face à la technologie moderne et n'éprouve, de ce fait, pas le besoin de la filmer.

J'ai grandi en regardant des films américains, que je percevais comme des fenêtres ouvertes sur d'autres mondes. Le cinéma, qui a fait partie intégrante de mon éducation, est ainsi devenu pour moi l'endroit où mon œil se nourrissait d'ailleurs. Lorsque je me suis mis à tourner des courts-métrages et à faire des repérages, je me suis instinctivement détourné de tout repère naturaliste. Filmer un commerce ou une voiture d'aujourd'hui, pour l'heure, ne me tente pas et m'éloigne de l'essentiel : donner à sentir les liens entre mes personnages avec, pour toile de fond, un monde qui s'effondre. D'où cette usine en démolition que l'on voit en arrière-plan, ce pont, ces trains qui filent à toute vitesse, cet univers constitué de poussière et de métal où évoluent ces deux familles aux modes de vie distincts. Je tenais aussi à montrer que les douaniers ne vivent pas dans l'opulence. Le film n'oppose pas les ouvriers aux bourgeois, ces deux familles n'appartiennent pas au même rang social, mais sont confrontées toutes les deux à un environnement déliquescents.

Sans Pitié est porté par votre amour très fort pour le cinéma.

Cela vient de mon éducation : ce qu'on ne parvenait pas à se dire s'exprimait à travers les films que mon grand frère et ma mère me montraient. Il était une fois en Amérique était le film préféré de ma mère. Mon frère m'a initié autant à la série B qu'à l'univers de James Gray. La fiction, le romanesque étaient essentiels à nos vies, sans doute pour en transcender les blessures. Plus tard, lorsque je suis parti étudier le cinéma, j'ai développé une passion pour le montage, et suis devenu monteur.

Votre caméra, caressante, se tient aux aguets d'un bout à l'autre. Quels étaient vos partis pris de réalisation ?

Je souhaitais une caméra fixe, posée sur Dolly Slider, qui puisse accompagner le déplacement des acteurs. Pour certaines séquences, j'ai demandé à mon chef-opérateur, Florian Solin, dont c'est la première expérience sur un long-métrage, de tenir la caméra à l'épaule. Je ne voulais pas d'un regard clinique, mais quelque chose de plus organique, notamment dans les séquences dans la caravane, où s'exprime l'instabilité de cette famille et de cette enfance livrée à elle-même.

J'ai pensé mes cadres en ayant constamment la question du hors-champ en tête. D'une part, parce qu'il y a des images qu'on ne montre pas pour éviter d'être complaisant, d'autre part parce que j'aime parier sur la capacité du spectateur à se figurer lui-même les choses.

Comment avez-vous pensé votre palette de couleurs et votre lumière ?

Florian Solin vient du Luxembourg et m'a suggéré d'y faire des repérages avec lui. Nous sommes allés à Visé, une ville ouvrière sinistrée en bord de Meuse, à la frontière avec les Pays-Bas. Florian m'a fait découvrir un terrain vague, traversé par un train de marchandises et entouré d'une végétation jaune qui m'a instantanément fait penser à un no man's land, un décor de western. D'un endroit à l'autre, les décors se sont imposés : j'ai visualisé les manèges, la fête foraine, la gamine qui chante, le stand en flammes... et je me suis mis à adapter mon scénario en fonction de ce que j'avais sous les yeux. À mesure que je réécrivais, mon film devenait concret et c'est là-bas que nous l'avons tourné. Ses teintes correspondent à celles de cet endroit et au climat visuel que j'avais imaginé. En outre, Florian m'a montré les photos urbaines saisissantes de Gregory Crewdson et de Harry Gruyaert, ainsi que le travail de Joseph-Philippe Bévillard, qui a photographié des voyageurs irlandais. Son recueil Mincéirs nous a beaucoup inspirés.





“

**L'UN EST DEVENU L'EAU,
L'AUTRE LE FEU.**

Comment avez-vous composé votre casting ?

J'ai découvert Tewfik Jallab dans L'Affaire Oussekiné et j'ai été subjugué par son interprétation, sa transformation physique, son charisme. Je lui ai envoyé mon scénario, il m'a rappelé quatre jours après en s'engageant sur le projet. Et il a tenu parole. Son investissement fut total. Pour incarner Rayan, il a pris du poids, s'est laissé pousser la barbe et les cheveux, a lesté quelque chose en lui, de sorte qu'arrivé sur le plateau, il était méconnaissable : il avait composé ce rôle de loser magnifique qu'est Rayan.

Adam Bessa, je l'avais vu dans Harka et avais été marqué par son regard vénéneux et sa faculté à se fondre dans un environnement au point de donner l'impression de lui appartenir. Dans Les Fantômes aussi, son mutisme m'a marqué et m'a semblé parfaitement faire écho au personnage de Dario. Lorsque nous nous sommes rencontrés, nous avons surtout parlé de cinéma. Nous avons beaucoup de goûts en commun et avons eu d'emblée envie de travailler ensemble. Adam est un grand travailleur. Pour jouer Dario, il m'a beaucoup sollicité, s'est nourri de musique, d'images ; il avait besoin de cerner l'intériorité, la psychologie du personnage. Comme Tewfik, c'est un grand professionnel. L'un est devenu l'eau, l'autre le feu pour composer ce duo de frères qui vont devoir réaffronter le regard de l'autre.

J'ai été ravi de travailler avec Jonathan Turnbull, qui est une merveille d'homme et d'acteur. Bien sûr, il m'a frappé dans Sambre au point que, lors de notre rencontre, il m'a fallu un moment pour me détacher de l'image rémanente de son personnage d'agresseur. Jonathan est un garçon lumineux. J'étais si heureux qu'il accepte de jouer Gabriel !

C'était aussi une joie de pouvoir travailler avec Laura Sépul, qui incarne Maria, la mère. C'est une formidable actrice, dont le regard rageur m'évoque celui de Susan Sarandon dans Thelma et Louise.

Quelle pulsation cardiaque avez-vous cherchée au montage ?

J'ai eu la chance de travailler avec Vincent Zuffranieri. J'ai rêvé ce film pendant huit ans et le voir prendre forme était très fort pour moi. Vincent m'a aidé à prendre du recul, à « épuiser » notre matière, puis à trouver le juste rythme, que je ne voulais ni lent ni frénétique. Au montage, il m'est apparu à quel point ce récit était simple. **Sans Pitié** n'est pas un polar, c'est davantage un western moderne sous lequel coulent des forces agissantes. La tension naît du découpage, du jeu des comédiens, de l'atmosphère, plus que des twists au scénario.

Comment avez-vous élaboré la bande-son et la bande originale du film ?

Sur le tournage, j'avais déjà une idée du montage son en tête. Je

souhaitais des instants silencieux, des sons en relief. Ce tissage est essentiel, car c'est un catalyseur d'émotions.

Quant à la musique, je voulais faire entendre le toucher des instruments, les cordes, la matière, quelque chose d'écorché, de viscéral, de râpeux. J'avais aussi envie d'un thème généreux, d'une mélodie qu'on puisse retenir. J'ai réalisé après coup que cette mélodie se posait naturellement sur des séquences où la mère était présente.

Un instant de grâce sur ce tournage ?

Le soir, avec Tewfik, Adam et Jonathan, nous regardions des films, nous discutons, partageons nos expériences et, de temps en temps, je me surprisais à nous visualiser de loin et voyais mes personnages exister. Le film que j'avais imaginé depuis tant d'années enfin s'incarnait.

“

LE FILM QUE J'AVAIS
IMAGINÉ ENFIN S'INCARNAIT.





TIRS =
EST GAGNÉ

ATTENTION
AUX RETOURS DE BALLES

VISEZ JUSTE
GAGNEZ GROS

ENTRETIEN AVEC ADAM BESSA & TEWFIK JALLAB

Quelles furent vos réactions à la lecture du scénario de *Sans Pitié* ?

Tewfik Jallab : Je l'ai lu d'une traite et me souviens avoir appelé Julien spontanément dans la foulée pour lui faire part de mon enthousiasme et de mes émotions à chaud. J'ai été remué par cette histoire : la trajectoire des personnages, la relation entre ces deux frères, l'amour de cette mère qui plane sur l'ensemble du récit, sa résolution, tout m'a soufflé. J'ai eu instantanément envie de m'engager pour que ce film voie le jour.

Adam Bessa : J'ai, moi aussi, été touché par cette histoire, et emballé par les partis pris de mise en scène de Julien, qui voulait la filmer de manière stylisée, loin du naturalisme, pour nous embarquer tantôt vers le thriller, tantôt vers le western. Dans le paysage français, il m'a semblé que ce projet se démarquait. J'ai été sensible aussi aux fortes personnalités des personnages, masculins comme féminins, principaux comme secondaires.



Julien Hosmalin dit que vous êtes devenus l'un, l'eau, l'autre, le feu, pour incarner ces deux frères...

Adam Bessa : Cette histoire se nourrit des codes classiques du cinéma : le frère qui part, celui qui reste ; celui qui se sent responsable, grandit avec ce sentiment de culpabilité et l'envie de payer sa dette, l'autre qui prend ses distances pour survivre. Avec Tewfik, nous avons d'emblée partagé nos intentions, la manière dont nous percevions ces deux frères. De mon côté, j'avais envie de me laisser pousser les cheveux, d'imaginer des tatouages à Dario, que je visualisais taiseux, empêché dans sa relation aux autres. Tewfik, lui, se voyait prendre du poids, comprenait Rayan comme quelqu'un d'exubérant, d'influencé par la culture gitane. Nous nous sommes raconté que le père de Dario et Rayan avait des origines albanaises ou arabes, qu'il les avait abandonnés petits, que ses fils avaient grandi de manière assez sauvage. Julien nous a encouragés à faire fructifier notre imagination. Et si l'on veut filer sa métaphore, oui, on pourrait comparer ces frères aux éléments, au feu et à l'eau, mais dans son état solide.

“

NOUS AVONS CULTIVÉ CHACUN NOTRE ESPACE DE CRÉATIVITÉ.

Tewfik Jallab : Échanger ces idées était aussi pour nous une manière de faire connaissance. Nous avons cultivé chacun notre espace de créativité, d'autant plus que ces deux frères se sont perdus de vue pendant des années avant de se redécouvrir. Nous nous sommes dit que, nous aussi, nous allions apprendre à nous connaître sur le plateau. La fraîcheur du regard que nous posions l'un sur l'autre faisait écho à celui de ces deux frères amenés à devoir se réapproprier après des années de silence.

Votre transformation physique, Tewfik, est spectaculaire.

Tewfik Jallab : Cela correspond à mon envie de me renouveler, de surprendre mes partenaires. Ce rôle était à la fois loin et proche de

moi, mais ce qui m'intéresse, c'est d'aller justement explorer ce qui ne me ressemble pas, d'où cette envie de me transformer physiquement. C'est aussi une manière d'élargir ses propres frontières et de creuser l'intériorité d'un personnage. Rayan a grandi au milieu des forains, ce qui l'a évidemment influencé. J'ai imaginé qu'il n'avait jamais fait attention à son alimentation, alors que Dario, lui, a ouvert un coffee shop au Canada. J'aimais l'idée que ces personnages portent sur eux ces modes de vie si différents.

Les costumes aussi sont fondamentaux : les chaussures, les vêtements, les bijoux et, pour Rayan, la dent en or qu'il porte comme une petite banque intérieure.

Adam Bessa : L'habit fait le moine au cinéma. Un style vestimentaire raconte parfois des choses que le scénario ne dit pas. Avec Tewfik et Julien, nous avons beaucoup échangé à ce sujet, en partageant nos moodboards. Dario, par exemple, a des rangers au pied. Cela leste et ralentit sa démarche.

Tewfik Jallab : Rayan, lui, ne quitte pas ses grolles en cuir depuis des lustres. Leurs légers talons accompagnent sa démarche d'un son caractéristique, qui lui donne de l'assurance. Je veillais aussi à ce que mes cuisses ne se touchent pas lorsque je marchais, et imaginais que Rayan souffrait d'une légère sciatique. Cela rend sa démarche un peu particulière, et raconte discrètement ce qu'il traîne derrière lui.

Adam, votre personnage plonge parfois dans des abysses de mal-être. Comment avez-vous abordé ces séquences ?

Adam Bessa : Dario est en proie à la dépression. Il n'arrive pas à se reconstruire et se retrouve enfermé en lui-même. J'ai composé avec cet état latent, avec ses démons intérieurs qu'un rien – une situation, un mot maladroit, la météo chagrine – peut réveiller. Pour tenir, Dario prend des calmants et consomme des opioïdes, ce que suggèrent ces séquences de bad trips. J'ai d'ailleurs beaucoup aimé tourner ces scènes où Dario est un peu dans un état de métamorphose à la Kafka, sur un fil entre la vie et le trépas, ce qui confère au personnage une dimension légèrement mystique comme dans le manga Death Note, dont le personnage du dieu de la mort faisait partie de mon moodboard. Il régnait une vraie harmonie entre Julien, le chef-opérateur Florian Solin et moi lors de ces scènes.

Quel directeur d'acteurs est Julien Hosmalin ?

Tewfik Jallab : Ses indications étaient succinctes et précises, sachant que nous avions beaucoup échangé avant le tournage. Julien faisait confiance à sa mise en scène. Par exemple, son décor de fête foraine sous ce ciel bas était si impressionnant qu'il nous plongeait dans l'atmosphère du film et se suffisait à lui-même. Julien avait aussi l'intelligence d'adapter ses dialogues pour éviter qu'ils ne soient redondants avec le travail de la caméra.

Adam Bessa : Julien est détendu sur un plateau et nous a laissé beaucoup de liberté, ce qui nous a permis d'aller loin dans la construction de nos personnages. Il était très précis dans sa mise en scène, et se contentait d'ajuster des petites choses avec nous - un regard, une attitude, un geste. Le fait que le film ne soit pas naturaliste permettait qu'on soit inventifs, un peu comme si nous

dessinions des personnages de BD ou de conte avec ce que cela induit de légère exagération. Julien, justement, veillait à ce que nous n'en fassions pas trop. C'était excitant de le voir donner corps à l'univers qu'il porte en lui. C'est aussi ce qui fait le charme si particulier des premiers films. Nous étions tous dans le plaisir de créer une œuvre cinématographique.

Comment avez-vous œuvré avec vos partenaires ?

Adam Bessa : J'ai eu plaisir à tourner avec Bérangère McNeese, qui, outre d'être une formidable actrice, est aussi scénariste et réalisatrice. Sa connaissance du cinéma est impressionnante. Jonathan Turnbull m'avait épaté dans la série Sambre et j'étais heureux de tourner avec lui.

Tewfik Jallab : Il y avait quelque chose de joyeux à tourner avec des acteurs belges aussi. Ils ont une liberté spécifique, une

spontanéité, une absence de jugement, une simplicité dans l'échange très agréable.

Et avec l'équipe technique ?

Adam Bessa : J'ai tant aimé travailler avec le chef-opérateur Florian Solin que j'ai eu envie de faire appel à lui pour mon premier film - un court-métrage, coréalisé avec Claire Fontecave. Il appartient à une nouvelle génération libérée de plein de codes, qui est très créative. C'est un garçon très talentueux.

Tewfik Jallab : La liberté que fut la nôtre sur ce premier long, et que j'avais aussi vécue sur le tournage de *Partir un jour*, est très vivifiante. Julien est animé par une envie folle de faire du cinéma, et cette énergie est communicative aussi bien pour les acteurs que pour l'équipe technique, cela porte tout le monde. J'ai aimé voir ce film se construire. Son histoire est intemporelle, et j'ai bon espoir qu'il vieillisse bien.





LISTE ARTISTIQUE

Dario **Adam BESSA**

Rayan **Tewfik JALLAB**

Gabriel **Jonathan TURNBULL**

Maria **Laura SÉPUL**

Julia **Bérangère MCNEESE**

Tchavo **Wim WILLAERT**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Julien Hosmalin
Scénario	Julien Hosmalin, Olivier Torres, Myriam Dupuis, Kamel Guemra
Avec la collaboration de	Henri Løevenbruck
Image	Florian Solin
Montage	Vincent Zuffranieri
Musique originale	Emmanuel Cortell, Michel-Ange Merino
1er assistant réalisation	Olbek Martel
Décors	Clémence Hamel
Costumes	Marie Davin
Casting	Stéphanie Doncker, Kadija Leclere
Scripte	Caroline Leloup
Son	Yves Bemelmans, Timothée Bost, Jean-Stéphane Garbe
Direction de production	Ludovic Douillet
Production exécutive	Marianne Klopocki
Producteur associé	Michael Kuperberg
Coproducteurs	Dimitri Stephanides, Bastien Sirodot, Laurent Jacobs, Julia Gabreau
Produit par	Vincent Roget et Sylvie Pialat
Une coproduction	Same Player, Les Films du Worso, WTFilms et Let Me Be
En coproduction avec	Umedia
En association avec	Ufund
Avec le soutien essentiel de	Ciné+ OCS
Avec la participation de	Netflix
En association avec	Cofimage 36, Palatine Étoile 22, Indéfilms 13
Avec la participation de	Wallimage (La Wallonie)
Avec la participation de	Moonlight Films Distribution et WTFilms
Avec le soutien du	CNC et de l'ANGO A



SANS PITIÉ

[illegible]